

Branlette par défaut

Suzanne Myre

Numéro 122, automne 2009

Masturbatorium

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1584ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Myre, S. (2009). Branlette par défaut. *Moebius*, (122), 11–14.

SUZANNE MYRE

Branlette par défaut

J'aime le mot « conjoint ». Parce qu'il contient le mot « con », qui décrit assez bien l'homme qui est dans ma vie. « Conjointe » me plaît moins, du fait que con est masculin et que « connejointe » ne se dit pas.

Domage, il m'aurait convenu à merveille, car il fallait que je le sois, conne, pour m'être un jour jointe à mon con de partenaire. Mais je suis trop dure, je ne devrais pas, ce n'est pas sa faute, c'est la mienne. Je n'avais qu'à me tirer de là avant de sombrer dans une sorte d'immobilisme. C'est un bon gars, gentil et tout. Il a juste un... problème, qui est devenu le mien. En couple, les problèmes non réglés par l'un deviennent les problèmes de l'autre, par procuration, n'est-ce pas ? Et comme il est de ceux qui préfèrent s'endormir la tête dans le sable au lieu de s'enlever les crottes du coin des yeux afin de pouvoir se regarder en face sans loucher, j'ai écopé. Comment l'en blâmer, moi aussi, le sable au coin des yeux qui enrayer la vision et la lucidité, j'en ramasse. Dépendance affective, peur de l'abandon, toutes sortes de raisons qui créent l'enlèvement et le cristallisent, encore mieux ça plutôt que le retour triste vers la solitude. J'ai mes petits moments de révolte, comme maintenant, mais le plus souvent je m'assoupis à ses côtés et la vie continue, deux esprits momifiés qui s'emmêlent les bandelettes.

Comme j'avais aimé notre premier baiser ! Il m'avait séduite, par sa douceur, sa langueur moite et distinguée (pas trop de bave, la langue ni trop loin dans le gosier ni trop près des dents, à la fois distante et assurée), si bien que je n'ai pas sourcillé quand il m'a confié avoir un problème érectile. J'en avais vu d'autres, il banderait en moins

de deux. Je portais mon soutien-gorge rouge à balconnets style Renaissance de marque Chantelle (120 \$), assorti du petit short échancré (45 \$), et j'avais bu juste ce qu'il fallait (gin tonic, 2 onces) pour me comporter *kinky*. Deux mois plus tard, j'avais épuisé mes ressources vestimentaires ainsi que mes espoirs : il ne bandait toujours pas. Certes, ses baisers, toujours aussi moelleux, me convainquaient de pratiquer la patience et la compréhension pendant quelques jours de plus, voire quelques semaines, en attendant qu'il s'abandonne dans un laisser-aller de confiance si total que son membre ne pourrait qu'abdiquer et émerger de sa barricade. J'étais gentille, conciliante, acceptant de recevoir les caresses masturbatoires qu'il me prodiguait intelligemment, comme si, par compensation, il avait esquissé une carte géographique de mes zones sensibles et compris comment elles fonctionnaient. Je jouissais, il va sans dire, mais j'étais la seule.

Je lui suggérais des thérapies à base de tout ce que je pouvais imaginer. Dès que j'abordais le sujet, il se refermait tel son pénis tapi dans sa gaine ; je représentais l'agresseur, celle qui voulait soit le confronter à son problème, soit l'en guérir à son corps défendant. Il était ami avec son impuissance depuis deux décennies, ils se tenaient par la main et, de temps en temps, par la queue.

J'ai fini par comprendre que son trouble dépassait tout entendement et que tout ce qu'il souhaitait était que je l'accepte tel quel. Il était hors de question d'envisager thérapie, traitement médical, etc. Il les avait déjà tous essayés bien avant moi, que je me le tienne pour dit ! J'ai donc renoncé, par amour ou ce que je croyais en être, à l'ouverture de mon con pour conforter ce con qu'était ce gars obtus et j'ai choisi, mais était-ce un choix lucide, de m'en tenir à ses caresses plates. Je me raisonnais : la pénétration ne me fait pas jouir, je ne suis au fond qu'un clitoris et jamais un gars ne l'a si bien manipulé, que demander de plus ? De son côté, à mes côtés, il se branlait, car sa queue n'acceptait que ses caresses. Il y mettait une telle ardeur que je craignais un décollement du gland, lequel devenait si rouge qu'on aurait dit une grosse cerise surplombant un cornet. Pour le stimuler davantage, je pinçais ses mamelons, il adorait cela. Je regardais sa queue

devenir énorme, cette même queue qui, sous ma main, s'enfuyait presque en couinant, telle une petite souris effrayée. Je n'avais aucun pouvoir sur elle, c'était là mon drame le plus profond. Il est vrai que jamais je n'ai autant eu envie de sentir un homme dans mes tréfonds, du fait de l'impossibilité de la chose.

Nous nous masturbions donc à qui mieux mieux, mutuellement, l'un après l'autre, de toutes les manières possibles, avec ou sans lubrifiant, gel neutre ou avec sensations spéciales, parfois avec du yaourt, des confitures, des gelées aux fruits, toutes sortes de fluides plus ou moins collants avec plus ou moins de succès, divers ustensiles de cuisine et tous les colifichets et babioles supposément érotisantes que nous pouvions trouver pour égayer une vie sexuelle menaçant de sombrer dans la monotonie. C'était ridicule. Cet homme m'avait plus souvent masturbée que mes dix-neuf amants précédents mis à la queue leu leu. Je n'avais plus de plaisir solitaire, celui-ci étant devenu notre activité sexuelle principale et commune.

Puis, un jour, le miracle est survenu : la queue prit un gabarit inattendu à l'émergence d'une sieste de dimanche après-midi pluvieux, sans que personne n'ait eu à y mettre du sien. Je l'ai saisie à pleine main, craignant qu'elle ne s'échappe. Elle s'est laissée faire un bon moment avant de m'inquiéter. Effrayée, je l'ai remise entre les mains de mon ami qui l'a redimensionnée en haletant. J'ai effectué un grand écart si brutal que mes articulations ont réagi au niveau de l'aine en faisant entendre un craquement sordide. Elles n'avaient plus l'habitude de s'ouvrir aussi largement, j'avais perdu en souplesse. J'ai dû respirer profondément pour les détendre et me défaire de ce spasme, pendant que mon ami continuait de se masturber pour ne pas perdre le fil. Puis, j'ai enfin connu la sensation de ce membre tant désiré. Dès la première seconde, j'ai eu l'impression que les dimensions de mon vagin avaient changé, que son pénis était trop gros ou moi trop petite. Il se démenait avec une fougue telle, prenait des virages si inusités que mes parois vaginales se sont échauffées après une minute de ce slalom. J'étais mal lubrifiée, mais avais-je eu le choix d'attendre, anxieuse à l'idée que la queue ne se dégonfle entre-temps ? J'ai fait semblant que c'était parfait, mais

en regardant dans les yeux de mon ami, j'ai senti une inquiétude qui m'a frigorifiée. J'ai lu dans ses yeux mi-clos la peur de la débandade et non la joie d'avoir pu bander, et j'ai su alors que cela n'aurait aucune fin, qu'il en serait toujours ainsi. Confitures, K-Way, poignets, coudes et épaules en perpétuel danger de tendinite, d'épicondylite et de bursite, voilà ce qui nous attendait.

Il n'a pas joui, son pénis est devenu tout mou bien avant. J'ai dit: «Ça ne fait rien, c'était très bien, je n'ai pas besoin de plus, relaxe-toi». Après dix ans, je répète toujours ces paroles, à raison d'une fois aux trois semaines, lors de sa «petite visite surprise». Il semble s'en satisfaire et être rassuré. N'est-ce pas ce qui compte le plus?

De mon côté, je suis passée maîtresse en arts ménagers. Notre maison est impeccable, mes amies sont jalouses de la perfection qui émane de nos lieux. Mes repas sont qualifiés de quatre étoiles, ma pelouse ne recèle pas une mauvaise herbe, nos vêtements sont repassés de près, aucun pli ne dérange la façade de notre vie commune. Mais quand je soulève la frange sur mon front, je constate avec une angoisse vite délayée dans le polissage des meubles que des rides se forment. Dans ces rides, des petits points noirs que je tente de déloger mais qui résistent. Je ne sais pas pourquoi. Et quand on me demande la raison de cette attelle à mon poignet droit qui souffre d'inflammation, je réponds que j'y suis allée un peu fort sur le repassage. Ce qui n'est pas tout à fait faux.